



Voici l'été fécond. Ardent, le soleil brille,  
Escarboucle enchâssée en un écrin d'azur.  
La faux des moissonneurs sur la plaine scintille,  
Ils vont accomplissant leur labeur rude et sûr.

Avec eux est venue une robuste fille,  
Au geste vigoureux, au regard franc et pur,  
Habile à manier la tranchante faucille;  
Tout le jour elle abat les tiges de blé mûr.

Sur ses rives, la mer festonne de dentelle  
Le pied brün du rocher, où roule un sable d'or.  
Un navire au loin pousse un cri strident de cor...

Dans l'air calme voltige et plane l'hirondelle;  
Mais le trouble survient tout à coup : l'éclair luit,  
Et la foudre soudain jette un sinistre bruit...

Clément VAUTEL.

## SOUVENIRS DE ROME

(Suite)

ROME, place Farnèse, 17 mai 1868.

Bien chers parents,

Enfin ! vous avez reçu ma première lettre ! Je ne sais à quoi attribuer le retard qu'elle a éprouvé : il faut que la traversée ait été bien mauvaise. La lettre que Remi m'a écrite m'a causé grand plaisir : je l'ai reçue quinze jours après son envoi. Oui, j'avais reçu votre lettre : je vous l'ai déjà écrit. Je n'ai jamais été si content qu'en la lisant.

Ne vous inquiétez pas à mon sujet : vous vous mettez trop en peine. Vous savez que s'il m'arrivait quelque chose de fâcheux, vous en seriez tout de suite prévenus par M. E. Hurtubise. Soyez donc sans inquiétude.

Aujourd'hui, dimanche, il pleut à verse : impossible de sortir.

Dans ma dernière lettre, je vous disais que nous partions pour Mentana : c'était une fausse rumeur. Il y a plusieurs semaines qu'on nous dit que nous allons partir, mais nous ne bougeons pas : nous sommes encore au Janicule, ce mont illustré par le grand

poète du XVI<sup>e</sup> siècle, Le Tasse. Dites à Remi que je me suis reposé sous le chêne du Tasse.

Nous nous plaisons tous bien ici : je préférerais y passer l'été, que d'aller camper à Mentana.

C'est amusant, notre vie de caserne ! Je vous ai déjà donné une idée du règlement, mais je ne vous ai pas parlé des *corvées*. La plus belle, c'est la corvée de quartier : on est obligé de balayer la cour, de nettoyer... les lieux ! Il faut vraiment être appelé de Dieu à être soldat pour prendre ces choses sans révolte : je n'ai fait cette corvée qu'une fois depuis que je suis à Rome. Ce que ça sent bon !... Mais voilà : plus la chose est humiliante, plus aussi doit être grand le mérite.

La seconde corvée, qui approche de l'autre par l'humiliation, c'est de porter la soupe par les rues à ceux qui sont de garde aux différents postes.

La corvée de cuisine est un peu plus agréable : on n'a qu'à laver les gamelles deux fois la journée, apporter de l'eau pour la soupe, et à trois heures après-midi nous sommes libres.

Il y a encore la corvée de patates : tous les soldats épluchent les patates jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour le rata. Le rata est le repas de l'après-midi : toutes les casernes n'ont pas la même heure. C'est gé-

néralement de trois à quatre heures et demie après-midi.

Une belle corvée, que j'aime, c'est celle du pain ; nous n'avons qu'à aller le chercher à la boulangerie militaire ; nous le chargeons sur des voitures qui l'amènent à nos casernes. Chaque sac en contient vingt, de quatre livres. Ces pains sont faits comme des galettes au beurre ; on nous en donne un à chacun tous les deux jours : nous ne manquons jamais de pain.

Ce que je n'aime pas, c'est la corvée de garde-chambre : on est responsable de tout vol qui pourrait se commettre ; et comme nos casernes et nos chambres sont ouvertes à tout venant, ce n'est pas difficile de nous enlever quelque chose. On m'a enlevé une paire de chaussures et l'habit que le comité nous avait donné à Montréal. Mais je n'ai rien voulu faire payer à celui qui était garde-chambre alors. J'ai eu beau chercher, je n'ai rien retrouvé de ces objets.

Un petit mot sur le service des sentinelles. Chaque garde place une ou plusieurs sentinelles à des endroits désignés que la sentinelle ne peut, sous aucun prétexte, abandonner. Elle peut et doit se défendre si on l'attaque, faire feu, appeler le chef de poste : mais elle doit rester à son poste jusqu'à la mort. La sentinelle monte deux heures de garde, puis est remplacée. Une même sentinelle ne peut être en faction, à différents temps des vingt-quatre heures de garde, que huit heures au plus : de sorte qu'un poste de trois hommes et un caporal suffit pour vingt-quatre heures, s'il n'y a qu'une seule sentinelle. Ordinairement, il y a quatre hommes et le caporal, chaque homme faisant ainsi six heures de faction pendant ses vingt-quatre heures ; on est de faction chacun à son tour, deux heures, comme je vous le disais tout à l'heure ; on a donc six heures de repos entre chaque faction. J'ai été de garde deux fois depuis que je suis soldat du Pape.

Quand nous ne sommes pas de corvée, nous avons d'autres besognes : les exercices, le blanchiment de nos guêtres, le nettoyage de notre fusil qu'il faut démonter jusqu'à la dernière pièce. Rien que pour le fusil, il faut près de deux heures. En termes militaires, on appelle cela *astiquer son fournement*.

Vous me demandez qui me lave mon linge : le régiment se charge de nous faire laver une chemise et un caleçon par semaine. Le reste, c'est moi qui le fais. Mon lavage n'est pas bien considérable, car j'ai tout laissé dans ma malle chez les bons Pères Jésuites, au Gesù : je n'ai gardé que deux chemises, un gilet de laine, deux caleçons, trois paires de chaussettes, quatre mouchoirs et deux serviettes.

Je donnais à laver à des Italiens, mais ces matins-là ont des doigts si crochus, qu'à chaque lavage il manquait quelque pièce : je fais donc cela moi-même à présent.

J'ai oublié de vous dire que j'ai rendu visite à M. l'abbé Larue, P.S.S., qui demeure à Rome : j'ai été reçu avec beaucoup de bienveillance. J'ai rencontré chez lui M. l'abbé Desmasures, qui m'a dit connaître très bien mon père : "Je vous ai porté sur mon dos," me dit-il. Je crois qu'il était à Notre-Dame de Grâce avant M. Larré. M. Desmasures vient de quitter Rome ; M. Laue doit bientôt retourner, lui aussi, au Canada. J'espère pouvoir vous envoyer par lui des souvenirs précieux, car M. Forget m'a dit que M. Larue prendrait ce dont on voudrait le charger. Mme Monck part mercredi, aussi pour le Canada.

Il y a quelques jours, nous sommes allés voir M. Faillon, l'auteur de *l'Histoire de la Colonie Française à Montréal*. Il demeure à Rome, chez M. Larue, et a été très content de nous voir. Nous étions tous les élèves du Collège de Montréal.

Vous avez appris sans doute que notre commandant Tailiefer a été nommé caporal ; je crois qu'un de ces jours, il passera sergent. Il y a d'autres Canadiens qui vont monter en grade.

Ce que je vous ai dit de la guerre était une fausse rumeur, comme notre prochain départ. Sous ce rapport, nous en savons bien moins que vous. Nous ne pouvons rien connaître de certain, mais nous nous tenons toujours sur nos gardes. Ce que je puis vous affirmer, c'est que tout est bien paisible dans les États de l'Église : s'il y a des Garibaldiens à Rome, ils ne